

werd hij altijd trouw geholpen en bijgestaan door zijn fiere inlandsche vrouw Mulekedi, die als het noodig was, als een furieuse tijgerin voor «haar Chicongo» opkwam; die hem vertroetelde als vrouw en tegelijk als een moedertje, en terwijl ze de tact had, haar jongen, energieke blanken man Heer en Meester te laten waar dat te pas kwam, zoo was toch haar overwicht op hem groot en deed hij niets zonder haar te raadplegen» (p. 122).

L'indigène est le sujet principal du livre de VERMEULEN. Il le décrit dans toutes ses manifestations, ses gestes et ses mobiles. Il nous montre ces enfants de la nature, athlétiques et souples, dévoués et enjoués, confiants et généreux, habiles et artistes. Il n'en ignore cependant pas les défauts, mais ceux-ci sont normaux, dit-il, ces êtres sont exactement comme nous.

«Vreemd, écrit-il, die menschen zijn precies als wij, ook onder zijn mannen zag je dat. Zoo had je Wembo, het type van de zakken-drager, ruw en vulgair; Kabea de Adonis, elegant en in zijn soort de aristocraat; Tjobe, de krijgsman, ijzervreter en eerlijk, de man van zijn woord; Bope, de jonge Bakuba, een geboren kunstenaar en intellectueel en daartusschen had je al de karakters, die men ook onder Blanken aantreft.

» Een Neger heeft een typische manier om zich uit te drukken, die soms verbazend treffend kan zijn. Als Chicongo vraagt, waarom Wembo weer onbeschoft is geweest en den boel in het kampement der werklui heeft opgeschept, dan zegt Tjobe laconiek:

— Dat is zoo zijn manier, Blanke.

» Als hij hem vraagt, waarom de Barwasé zoo eigenaardig in het oerwoud leven, zonder ooit plantages te maken en rusteloos in dat groot, sombere woud rondvagabondeeren, dan zegt Tjobe weer:

— Dat is zoo hun manier, Blanke.

— Bwalewa N'Zambi... De schuld van God... die maakte hen zoo. De beesten hebben hun manieren... en wij menschen hebben de onze... Weten Wij waarom, Blanke?... Alleen God weet het... Bwale wa N'Zambi.

» Ja die Wilde... is precies een mensch als wij... Hij heeft zoo zijn manier... zooals Tjobe het uitdrukt en die manier verschilt bitter weinig van de onze. En «op zijn manier» wordt hij geboren, groeit hij op, heeft lief, neemt zich een vrouw... en als hij niet met haar overweg kan, scheidt hij er van en vraagt de bruidschat terug... Hij krijgt

kinderen, kent vreugde, geluk en verdriet... Hij filosofeert, fantaseert heeft een moraal, zijn passies en driften, zijn folklore en poëzie en een goed begrip van recht en onrecht... Hij is mensch en niets menschelijks is hem vreemd... » (p. 198).

Oui, ce sauvage est exactement un homme comme nous !

Ces quelques extraits montrent assez combien, pour notre ami Chicongo, la découverte de l'Afrique inexplorée et de l'indigène primitif fut une merveilleuse occasion de non moins merveilleuses rencontres.

Le second ouvrage d'A. VERMEULEN : *De Ingang der Hel*, met en scène le héros du premier, mais au cours d'un second séjour au Congo. Considéré par ses chefs comme un colonial expérimenté, il se voit confier une expédition particulièrement importante et difficile à laquelle participent deux autres blancs. Il s'agit de reconnaître la Haute-Lobaye et de fonder des postes commerciaux dans ce pays de rivières nombreuses, parsemées de rapides, de hautes forêts denses, sombres et effrayantes, peuplé de tribus sauvages, cruelles et anthropophages, vrai « royaume de la peur ». Dans ces pages, les indigènes n'ont plus toutes les qualités : ils se combattent, s'exterminent et se dégustent !

L'auteur fait toutefois remarquer que les peuplades qui s'adonnent le plus au cannibalisme, aux sacrifices humains et à d'autres atrocités, ne s'avèrent cependant pas inférieures, intellectuellement et matériellement, aux peuplades plus pacifiques et plus tranquilles qu'il a rencontrées ailleurs. Aussi bien les peuples européens eux-mêmes n'ont-ils pas assez récemment prouvé que la cruauté peut s'allier aisément à un haut degré de civilisation scientifique et matérielle ? Et de nous répéter :

« De mensch is overal dezelfde mensch. Alleen de manier waarop hij zijn duistere instincten in toepassing brengt verschilt. Hij is geen engel en hij is geen duivel, maar hij kan beiden zeer dicht benaderen » (p. 37).

Ce serait un jeu de développer ici, par des citations, l'opinion parfois excessivement favorable que VERMEULEN s'est faite de l'indigène et de sa mentalité. Ses livres abondent en digressions sur ces sujets, digressions où il nous livre l'acquis d'une grande expérience, sans doute, mais qui ne vont pas sans nuire à la qualité littéraire de son œuvre où nous criske également, à la longue, sa constante autoglorification. N'insistons pas sur ces imperfections, non plus que sur certain manque de distinction par quoi son écriture nous rappelle parfois le mot de LYAUTEY : « On ne fait pas les Colonies avec des enfants de chœur ! »

Aussi bien VERMEULEN fut-il de ces hommes d'action, d'esprit lucide et de volonté tenace qu'il fallait en Afrique pour y arracher les peuplades autochtones à certaine barbarie et leur proposer un idéal humain plus élevé. Il est de ceux de ces hommes qui sont allés à l'indigène, la main fraternellement tendue, et lui ont apporté, qu'ils le voulussent ou non, non seulement les richesses techniques de notre civilisation, mais aussi les principes chrétiens dont elle est imprégnée.

Em. VAN GRIEKEN.

Un illustre voyageur :

LE PRINCE GUILLAUME DE SUÈDE

S. A. R. le Prince GUILLAUME DE SUÈDE, Duc de Sudermanie, né le 17 juin 1884, 2^e fils de feu S. M. le roi Gustave V de Suède et de feu S. M. la reine Victoria, née Princesse de Baden, est le frère du présent Roi de Suède et cousin germain de feu S. M. la reine Astrid. Élevé comme cadet de l'École navale, il fut, de 1908 à 1914, marié à S. A. I. la grande duchesse Maria-Pavlovna de Russie.

Sa carrière littéraire, commencée en 1912, débuta par une traduction du poème de HOPE intitulé *The Garden of Kama*. Ensuite, il trouva souvent l'inspiration dans les milieux exotiques de tous les continents, aussi bien que dans sa patrie dont il explora maints aspects inconnus.

Sa création artistique comprend, outre des nouvelles et des récits de voyages, des œuvres lyriques en vers de forme classique ou moderne.

« Toutefois, écrit S. E. le ministre de Suède à Bruxelles, M. de REUTERSKIÖLD, on estime généralement que son talent, inné dans l'illustre famille des BERNADOTTE, réussit le mieux dans les nouvelles du genre de celles recueillies sous le titre *Contes noirs* ».

Ce sont précisément ces *Contes noirs*, traduits du suédois en 1927 par Karin DUBOIS-HEYMAN et Félix FRAPEREAU, et publiés à Paris chez Ferenczi en 1929, qui nous ont appris que le prince GUILLAUME DE SUÈDE accompagna en Afrique centrale une expédition suédoise en zoologie et en rapporta un livre (non encore traduit, sauf erreur) : *Parmi les Nains et les Gorilles* où se mêlent agréable-

ment, paraît-il, le pittoresque et la documentation. Il publia encore plusieurs recueils de poésies dont l'un intitulé : *Noir et Blanc* et un drame, *Sélééné*, pourraient bien être d'inspiration africaine, et les *Contes noirs* dans lesquels :

« L'auteur, disent les traducteurs, s'est attaché à dépeindre d'une façon véridique la mentalité primitive des noirs telle qu'il a pu la connaître par son contact direct et prolongé avec les races africaines. Ames mystérieuses, le plus souvent fermées pour nous ! Subtils effluves et étranges frémissements d'un monde que le progrès moderne nous a révélé dans sa structure extérieure, mais dont la psychologie profonde nous est encore si lointaine ! » (p. 7).

Parmi ces *Contes noirs*, qui sont au nombre de neuf, cinq sont à situer au Congo belge : « Kilongo » (pp. 9 à 38) — « A mi-chemin » (pp. 39 à 68) — « Capitaine Héribot » (pp. 69 à 112) — « Ngombani » (pp. 113 à 128) et « Le Chef » (pp. 214 à 236).

« A mi-chemin » et « Capitaine Héribot » se rapportent principalement à des blancs ; « Kilongo », « Ngombani » et « Le Chef », principalement à des noirs.

Ce sont donc ces trois dernières nouvelles qui montrent le noir congolais vu par le prince GUILLAUME DE SUÈDE.

Et d'abord Kilongo, homme libre cheminant à travers la Forêt :

« Ses pas sont légers ; la vigueur souple de ses muscles évoque celle de lames d'acier. Tout son corps respire la santé. Quand les rayons du soleil arrivent à percer l'opaque feuillée, ils mettent sur son dos et sur sa poitrine des reflets de cuivre. Les pieds nus tantôt, fendent d'un pas hardi et ferme les herbes où scintillent comme des larmes froides, et tantôt, s'insinuent avec une prudence inimaginable entre les branches ou les pierres, évitant d'instinct les épines surnoises et les angles aigus. Autour de ses hanches s'enroule une ceinture d'écorce de malmuba, fixée par un mince ruban de perles de verre indigo, et disposée à simuler, de derrière, un pantalon bouffant. A son cou brillent les mêmes perles bleues tandis que ses poignets sont

ornés de fils de métal uni. A sa cheville droite s'enroule une grosse bague de cuivre, finement ciselée, dont les deux extrémités, en forme de trompes d'éléphant se rejoignent grossièrement : immuable emblème de fidélité et de force dans la famille. D'une main, il tient un arc trapu, de l'autre, un faisceau de flèches empoisonnées dont la pointe est acérée, et le talon fendu pour recevoir les feuilles rigides qui dirigent le vol. Rejetée en arrière, la tête de cet homme exprime le défi. Le crâne brille, complètement rasé, sauf le large bourrelet de cheveux qui s'arque en biais sur le haut de la tête. C'est la marque du guerrier ; elle atteste que toutes les épreuves du tir et de la lance ayant été subies par lui, l'homme est libre d'aller où il veut et qu'il répond seul de ses actes » (pp. 9 et 10).

Ce guerrier aime N' Gangala, « l'amie d'enfance et la sœur de jeux tant de fois querellée, taquinée, mais aussi tant de fois caressée, consolée, soignée lorsqu'une épine, parfois, l'avait blessée au pied au cours de leurs équipées folles dans la forêt perdue » (p. 11).

Lui-même — Kilongo — dépeint l'Éluë assise sur un tabouret sculpté :

« Elle gardait autour du cou l'ornement accoutumé des femmes : un gros anneau fendu par devant, les deux bouts écartés. En outre, une masse de bijoux en fils de cuivre brillant chargeaient ses bras et ses jambes » (p. 15).

Mais Kilongo a un rival : son propre frère et qui plus est, son frère aîné, Baob.

Petite N'Gangala compare ses prétendants :

« L'un (Baob), large d'épaules, lourd en sa démarche, d'humeur taciturne, mais bon et sûr. Un beau visage réfléchi. L'autre (Kilongo), le maintien plus aisé, la démarche plus souple. De taille plus haute, plus svelte, de physionomie plus ouverte. Tout son corps respirant la vie impétueuse de la forêt sauvage » (p. 19).

Intervient le Vieux de la Montagne dont la sentence — sentence irrévocable — accorde N'Gangala à Baob.

A Kilongo, les esprits de l'air donnent le grand feu (le font disparaître) le soir même des épousailles.

Et bientôt après, accomplis les rites de purification

et de réclusion, les époux reparaissent à la lumière du soleil, louant l'Amour et la Vie.

Dans *Le Chef* apparaît Laliomoro, vieux chef noir des noires forêts du Congo, ivrogne ou fou peut-être, et certainement étrange, auquel le prince GUILLAUME DE SUÈDE attribue deux cas de télépsychie consistant l'un, dans une transmission de pensée ; l'autre, dans un dédoublement.

La transmission de pensée : Le Britt, c'est-à-dire le conteur blanc, « un Anglais, de ce type solide et franc que présentent souvent les fonctionnaires des Tropiques », a laissé en arrière son boy Njogu, devenu gravement malade. Son intention est de récupérer sinon le boy, du moins le fusil qu'il lui a confié. Il demande au Chef d'envoyer un courrier entraîné à Njogu pour lui demander de rapporter ou de faire rapporter le rifle. — J'irai moi-même, répond le Chef. — Non. — Ce sera moi ou personne. — Soit !

Le lendemain, le Britt trouve le Chef semblant dormir, en fait ivre-mort. Le surlendemain, et le jour suivant, et le jour d'ensuite, situation inchangée.

Pourtant, le 4^e jour au soir, arrive Njogu en personne, Njogu encore faible, soutenu par un guide, et qui affirme avoir entendu une voix dans le noir dire, très haut, le mot de Bwana pour bom-bom fusil. — Moi comprendre Bwana avoir besoin fusil... Prendre fusil et apporter à Bwana.

C'est l'expérience de Cagliostro multipliée par cent quant à la distance.

Et voici le dédoublement ou « sortie en astral » : Le même Chef a confié une certaine somme en dépôt à l'administrateur du territoire. Le Britt ayant annoncé sa détermination de le quitter à une date correspondant à un 2^e jour de juin, le Chef annonce sa décision d'aller

s'assurer, au centre du district, que son magot est intact. — Mais c'est à 12 jours de marche ! — J'irai tout de même. — Dans ce cas, faisons route ensemble. — Tu ne sais pas quels sont mes chemins. Rappelle-toi le boy.

Or, le 23 juin, au centre, le Britt apprend, de la bouche même de l'Administrateur, qu'il a reçu la visite du Chef, exactement le 3 juin :

« Il est arrivé le soir, quand il faisait déjà nuit. Justement sous cette véranda, après dîner. Il a compté son argent, puis est reparti, sans avoir soufflé mot. — Oui, vous penserez ce que vous voudrez de Laliomoro, mais c'était une singulière figure, et l'on n'en trouve pas comme lui 13 à la douzaine. Et il se passe, en ce Congo, des choses qu'on ne comprendra jamais » (p. 235).

Ngombani est la simple histoire, « ni plus admirable ni plus navrante que mille autres semblables », d'un soldat noir tué, dit une inscription tombale, en secourant son chef blanc blessé.

« A peine peut-on encore déchiffrer ces mots, écrit le prince GUILLAUME DE SUÈDE. Que de choses tiennent pourtant dans cette courte inscription ! Toute la destinée d'un homme ! Dans sa rudesse, elle est plus éloquente que ne le serait une table de marbre, un monument grandiose, des drapeaux voilés de crêpe ou des couronnes de laurier flétri.

» C'est le langage des héros, simple et nu comme leurs actions. L'homme qui est étendu là ne demandait jamais pourquoi ni comment on le commandait. Il agissait aussi naturellement que le soleil se lève le matin et se couche le soir. Il faisait son devoir, poussé par ce sentiment de justice que porte, au fond du cœur, l'enfant de la Nature, mû par cette bonté que, dès l'origine, la Providence a mise dans l'âme de tous les êtres, qu'ils vivent aux clartés boréales du Cercle polaire, ou sous le ciel enflammé des Tropiques ».

Ainsi s'est exprimé S. A. R. le duc DE SUDERMANIE, l'un des meilleurs « ambassadeurs culturels » de Suède en Belgique, en France et dans le monde libre.

LÉO LEJEUNE.

Conclusion

Ce n'est pas sans fierté que je vois s'achever ce cycle d'entretiens en aussi belle audience, nombreuse et attentive, que je l'ai vu commencer. Suivre six conférences où seize orateurs, en trente-quatre lectures, exposeraient de leur mieux ce que cinquante écrivains, au fait de notre action coloniale au Congo, ont pensé de l'homme noir, comment ils l'ont goûté, ce qu'ils en ont attendu, ce dans le cours des trois mois d'un hiver bruxellois gorgé de conférences, de concerts, de spectacles à longueur de soirées, c'était demander beaucoup à ceux que nous invitations à venir nous entendre. J'ose croire, à en juger par la fidélité qui nous est témoignée, que le thème du cycle n'était pas totalement dénué d'intérêt, que les auteurs étudiés dans leurs attitudes intellectuelle, affective et constructive envers les noirs méritaient cette étude et que ceux d'entre nous qui se sont attachés à dégager de leurs œuvres ce qui venait à notre sujet, l'ont fait excellemment. Je ne méconnais d'ailleurs aucunement la bonne fortune que nous avons eue de toucher de nos invitations des Belges intéressés à leur belle Colonie par d'autres éléments que les matières premières que nous peuvent procurer son sol et son sous-sol, les débouchés qu'elle offre à nos fabrications, ses émissions de titres ou, plus spectaculaires, ses tirages de Loterie. Et l'assistance constante à nos six conférences d'une élite des nôtres est une preuve qui s'ajoute à celle qui se déduit des livres de nos conteurs et de nos romanciers, de nos explorateurs et de nos politiques, des tendances humanistes de notre intervention dans le Centre africain.

Car ce sont bien ces hautes tendances-là qui se dégagent des livres que nous avons ouverts et relus publique-

ment au cours de cet hiver. Les précurseurs et les pionniers dont nous vous avons entretenus le 17 décembre, étaient tous de grands « léopoldiens », fidèles comme gueux aux vues humanitaires proclamées par le Roi. Les visiteurs de marque de l'État Indépendant dont nous avons étudié les carnets de voyage le 8 janvier, malgré les partis pris racistes de l'un ou l'autre d'entre eux, n'ont jamais désespéré complètement d'une agrégation possible des noirs à quelque symbiose civilisée où les blancs entreraient avec eux, et se sont unanimement déclarés adversaires de ce que d'aucuns ont appelé : *la manière forte*, comme mode d'éducation de nos pupilles de couleur. Parmi la vingtaine de coloniaux-gens-de-lettres que nous vous avons présentés le 22 janvier et le 5 février, si nous en trouvons un quelque peu hésitant à admettre l'imminence d'une collaboration quasi égalitaire du belge européen et du belge bantou, et quelque peu épris des procédés violents en attendant que sonne l'heure d'un heureux accord, nous comptons des écrivains des plus représentatifs de l'optimisme le plus généreux en l'éminent auteur de *Dominer pour Servir*, en plusieurs courageux et brillants défenseurs de la politique d'intégration et dans celui des nôtres qui consacra jadis tout un recueil de contes à rééduquer les partisans de la « manière forte » et conseillait, dès 1929, aux nations tutrices de peuplades de couleur, de se faire dès ce temps d'une tutelle nécessaire, des pupilles qu'il faudrait un jour émanciper, des amis à jamais. Quant aux missionnaires-écrivains, répéterai-je ici que s'ils voient dans le noir, dans l'ordre de la nature, un homme comme eux et nous, ils comptent en faire un frère, membre comme eux du corps mystique du Christ, dans l'ordre de la grâce. Quant aux collaborateurs étrangers de l'administration léopoldienne ou aux observateurs étrangers de nos accomplissements coloniaux, vous venez d'entendre exposer leur pensée sur le sujet traité au cours de ces soirées.

Une conclusion s'impose nettement à ces études : ce n'est pas en meuniers soucieux du bon rendement de leur âne bâté que nous avons traité nos pupilles de couleur comme on a dû reconnaître que peu d'autres tuteurs de peuplades mineures ont traité les peuplades soumises à leur tutelle. Nos accomplissements congolais n'ont été que la mise en acte de sentiments généreux inspirés par une idée-mère éminemment humaine que dégagent nettement les œuvres de nos écrivains coloniaux.

Dans une élégie sur la mort d'André GIDE que vient d'écrire, en allemand, Ernst GIRGAL, le poète souligne combien l'auteur du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* trouva les noirs humains et pitoyables, comme il chanta la grâce, le rythme et jusqu'à la crasse de leurs corps et comme à leur propos, par amour de la France, il injuria les autorités françaises.

Nos écrivains coloniaux, eux, n'ont jamais dû, par amour pour la Belgique, injurier les autorités nationales. Quand VANDERVELDE lui-même se plaint de quelque atrocité, comme on disait alors, c'est pour en appeler, du Roi mal informé au Roi mieux informé, ou de la rigueur du Droit à la grâce du Roi.

C'est qu'en effet, notre œuvre coloniale est bien, comme je le lisais il y a quelques jours, dans les bonnes feuilles d'un ouvrage en préparation dû à l'un des membres les plus éminents de notre association, notre œuvre coloniale est le grand œuvre de notre dynastie et que notre dynastie n'a jamais cessé de tenir ce grand œuvre pour l'œuvre de l'humanisme le plus élevé qui soit.

LÉOPOLD II voyait dans la colonisation, poursuit notre confrère, une création d'humanité. Il ne manqua point d'attirer l'attention de la Nation sur l'aspect social de la Colonisation et si cet aspect ne dominait peut-être pas éminemment les autres dans son génial esprit, c'est parce qu'il avait les préoccupations urgentes que

l'on sait, d'assurer la conquête du territoire, d'en fixer les frontières, d'en chasser les traitants, d'y asseoir l'administration, de déjouer les entreprises de ses adversaires, etc.

Sous ALBERT I^{er}, le sens social pouvait hausser ses exigences sans plus nuire à la vitalité normale de la Colonie, enfin sortie de cette impécuniosité dont Saint Thomas dit qu'elle gêne la Vertu. Des forces pouvaient, dit mon auteur, devenir antagonistes : le facteur économique et le facteur social. Il fallait, et on le pouvait désormais sans appréhension, veiller à ce qu'elles ne se contrariassent point et à ce que le développement du pays se poursuivît désormais harmonieusement. Quand son fils, le Duc de Brabant, rentra du Congo, en 1925, le Roi-Chevalier se réjouit de ce que le jeune Prince eût constaté au Congo de grands et heureux changements, regretta qu'ils ne fussent pas plus sensibles encore et assura que si l'on avait, jusqu'alors, demandé aux indigènes de nous vendre leurs bras, il fallait désormais, les mettre à même de nous vendre les fruits de leur travail.

Fidèle à ces indications, le Roi LÉOPOLD III se fit le promoteur du paysannat indigène, promoteur peu suivi mais dont les vues se confirment, pourtant, à l'heure qu'il est, par la nécessité où nous sommes de rétablir au Congo l'équilibre qui s'impose entre les centres mangeurs et un paysannat producteur d'aliments !

Quant à S. M. le Roi BAUDOUIN, ce jeune Prince qui nous promettait, lors d'un mémorable déjeuner au Cercle africain, de suivre l'exemple que lui ont donné, par l'intérêt qu'ils n'ont cessé de porter à la Colonie son grand-père et son père, ne voit-il pas son règne s'ouvrir au moment où une Commission présidée par un de nos membres prépare l'assimilation prochaine de nos pupilles les plus évolués à leurs tuteurs et l'intégration progressive des autres, dans une symbiose belgo-congo-

laise, une autre présidée elle aussi par un de nos membres, l'instauration d'un enseignement artistique, artisanal ou académique, et l'organisation économique de l'artisanat, de nombreux milieux, l'organisation d'un enseignement supérieur adéquat, tout ce, au profit de nos pupilles en marche vers l'étoile allumée par nos Rois dans leur ciel.

Nous pouvons donc conclure de notre Cycle que, sous la conduite de ses Rois, la Belgique a fait, fait encore et ne cesse de faire de la Colonisation civilisatrice du Congo une œuvre de l'humanisme le plus élevé qui soit (1).

J.-M. JADOT.

(1) Il va de soi que la tutelle des Belges sur les Congolais évoquée souventes fois dans le cours de cet ouvrage est uniquement la tutelle souveraine que confère au Pays sa succession aux droits de l'État Indépendant du Congo et ne saurait être assimilée à une mission tutélaire dative quelconque, mandat de la feue S. D. N. ou trusteeship de l'O. N. U.

APPENDICE I

Nos conférences et la Presse coloniale belge.

Il nous paraît intéressant de reproduire ici, partiellement du moins, les notules consacrées par la *Revue coloniale belge* aux six conférences composites du Cycle consacré par l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux belges au noir congolais vu par nos écrivains coloniaux.

a) *Sur la Conférence du 17 décembre 1951.*

« Reprenant l'excellente tradition de ses conférences multiples sur sujet imposé, l'A.E.A.C.B. a décidé d'organiser une suite de six causeries sur le thème unique : Le Noir congolais vu par les Écrivains coloniaux. La première séance a eu lieu le lundi 17 décembre, devant une salle comble en la Maison des Écrivains à Bruxelles... Une belle leçon, une non moins belle moralité seront à tirer de cette série de conférence auxquelles leur double intérêt littéraire et colonial est de nature à assurer le succès. Parmi la nombreuse assistance on notait la présence notamment de MM. le général Bureau, vice-gouverneur général honoraire, Sohier, procureur général honoraire, Luc Hommel, secrétaire perpétuel de l'Académie de langue et de littérature françaises, Alex Pasquier, président de l'Association des Écrivains belges, Dhanis, Camille Coquilhat, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 150 du 1.1.1952).

b) *Sur la Conférence du 8 janvier 1952.*

« ... En saluant M. le ministre Dequae, qui honorait cette réunion de sa présence, M. Jadot souligna l'encouragement que celui-ci apportait à l'Association et à ses initiatives... Le Cycle recueille la plus vive attention de nombreux assistants. Parmi ceux-ci se trouvaient, outre M. Dequae, ministre des Colonies, M. Preys, gouverneur honoraire de l'Équateur, M. le conseiller colonial et M^{me} F. Van der Linden, M^{me} Roger Ransy, M^{me} Bruyère, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 151 du 15.1.1952).

c) *Sur la Conférence du 22 janvier 1952.*

« ... Un nombreux et déjà fidèle public, parmi lequel M. Odon Spitaels, représentant le ministre des Colonies, MM. A. Sohier, le général Moulaert, Théo Heyse, Pierre, baron Nothomb, le gouverneur honoraire et M^{me} Maquet-Tombu, Minette d'Oulhaye, ancien président de l'A.E.A.C., etc., assistaient à cette 3^e séance... » (*Revue coloniale belge*, n° 152 du 1.2.1952).

d) *Sur la Conférence du 5 février 1952.*

« ... La 4^e séance de conférences multiples organisées par l'A.E.A.C. et dont l'attrait sur le public se manifeste de plus en plus par le nombre accru des auditeurs, a eu lieu le 5 février ... Un intermède radiophonique, en l'occurrence une interview par l'I.N.R. du Président Jadot à propos de l'initiative prise par l'A.E.A.C., devait agrémenter de manière imprévue la séance à laquelle assistaient notamment MM. le gouverneur général honoraire et M^{me} P. Ryckmans, le général Moulaert, le gouverneur et M^{me} Preys, le procureur général honoraire Sohier, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 153 de 15.2.1952).

e) *Sur la Conférence du 26 février 1952.*

« Honorée de la présence de M. Dequae, ministre des Colonies, la cinquième conférence multiple de l'A.E.A.C.B. a eu lieu... Une même atmosphère instructive avait réuni des auditeurs assidus qui ont marqué leur vive satisfaction aux divers conférenciers » (*Revue coloniale belge*, n° 155 du 15.3.1952).

f) *Sur la Conférence du 11 mars 1952.*

« La dernière conférence multiple avait, comme de coutume, attiré un nombre public... Parmi les personnalités présentes, on notait M. Odon Spitaels, chef de cabinet représentant le ministre des Colonies, M. le vice-gouverneur général Bureau, le général Moulaert, M. A. Sohier, le notaire R. Van den Burght, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 156 du 1.4.1952).

APPENDICE II

Nous croyons bien faire en donnant ci-après la bibliographie des œuvres coloniales des écrivains cités à la barre de notre information, pourvu qu'elles aient été publiées en volume. Le lecteur qu'une bibliographie plus complète intéresserait, pourra recourir utilement aux volumes parus de la *Bibliographie ethnographique du Congo belge*, publiée par le Musée du Congo belge de Tervuren, aux *Tables alphabétiques générales de la Revue Congo* de J. MATON (Bruxelles, Goemaere, 1926) et de E.-J. DEVROEY (Bruxelles, Éditions universitaires, 1941), à la *Table alphabétique générale du Bulletin des Séances de l'I.R.C.B.* (Bruxelles, Avenue Marnix, 1950), à l'ouvrage de M. Th. HEYSE, *Les Eaux dans l'Expansion coloniale belge* (Bruxelles, Van Campenhout, 1939) et aux *Cahiers belges et congolais* (Bruxelles G. Van Campenhout,) (1944- ?) et, spécialement, sur H. M. Stanley, à HEYSE, T. *Centenary Bibliography concerning Henry Morton Stanley, reprinted from the Journal of the Royal African Society*, avril 1943.

- ANCI AUX, Léon, Ekondja ou la vie d'une tribu nègre du centre de l'Afrique (Bruyninx-De Block, Anvers, s. d. 125 pp. ill.).
- , Le Problème musulman dans l'Afrique belge (Brux. Falk. fils, 1949, un vol. in-8° de 82 pp. ill.).
- BECKER, Jérôme, La Vie en Afrique ou trois ans dans l'Afrique centrale (Lebègue, Paris, Bruxelles, 1887, 2 volumes de 500 et 528 pp. ill. et carte h. t.).
- , La troisième expédition belge au Pays noir (Lebègue Bruxelles, s. d., 313 pp., ill.).
- BITTREMIEUX, P. Léo, Mayomsch idioticon (*Bibliothèque Congo*, 1923 et 1927, trois tomes, 917 pp.).
- , Mayombsche Volkskunst (De Vlaamsche Boekenhalle, Louvain, 1924, 227 pp., dessins).
- , La Société secrète de Bakhimba au Mayembe (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1936, 327 pp., ill. et carte h. t.).
- , Symbolisme in de Negerkunst (*Bibliothèque Congo*, nouvelle série, Bruxelles, 1937, 83 pp. ill. h. t.).
- , Mayombsche Penneketsen (Édition S. Michel, Bruges, 1914, 165 pp., ill.).
- , Woordkunst der Mayumbe (Standaard, Bruxelles, 1938, 224 pp.).
- , Lied en spel, dans en toneel in Beneden-Kongo.
- , Wit en zwart (Vlaamsche drukkerij, Louvain, 1930).
- , Vertellingen uit Mayombe (Vlaamsche Boekenhalle, Louvain, 1923, 160 pp., ill.).
- BULS, Charles, Croquis congolais (Balat., Bruxelles, 1899, 223 pp., III).
- CARTON DE WIART, comte, Mes vacances au Congo (Piette, Éditeur, Bruxelles, 1923, 144 pp., carte h. t.).
- CONRAD, Joseph, Au cœur des ténèbres (suite de « Jeunesse ») (Gallimard, Paris, 1925, 179 pp.).